Malad. Vénériennes.

1752

P/SAN
46068/P

46068/P

Maladie Vénérienne

(33941)

1752

2108
JCBJOS

DISSERTATION
SUR L'ORIGINE
DE LA
MALADIE
VENERIENNE,

DISSERTATION

SUR L'ORIGINE

DE LA

MALADIE

VENERIENNE,

POUR PROUVER

Que le mal n'est pas venu d'Amerique, mais qu'il a commencé en Europe, par une Epidemie.

A PARIS,

Chez { DURAND, rue Saint Jacques, au Griffon.
PISSOT, fils, Quai des Augustins, à la Sagesse.

M. D. CC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

348426

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU Roi de France &de Navarre : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils,& autres nosJuſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT DURAND, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre *Diſſertation ſur l'origine de la maladie Vénérienne*.S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A cesCauſes,voulant favorablement traiter led. Expoſant. Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ; en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre,faire vendre & débiter par tout notre Royaume,pendant le tems de 3 années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes.Faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs & autresPerſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient,d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſen-

tes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans 3 mois de la date d'icelles; que l'impreffion dudit Ouvrage fera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle fous le contre-fcel des Préfentes, que l'Impétrant fe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de l'expofer en vente, le Manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dud. Ouvrage, fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr d'Agueffeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le Sr d'Agueffeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préfentes. Du contenu defquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expofant & fes ayans caufe pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie defdites Préfentes qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi foit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceffaires, fans demander autre per-

miſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le 23 jour du mois de Septembre l'an de grace 1750. & de notre Regne le trente-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil,

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre 12 de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 492. fol. 363. conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 23 Février 1723. à Paris le 23 Octobre 1750.

LE GRAS, Syndic.

DISSERTATION
SUR L'ORIGINE
DE LA
MALADIE VENERIENNE.
POUR PROUVER

Que ce mal n'eſt pas venu d'Amerique, mais qu'il a commencé en Europe par une Epidémie.

SECTION PREMIERE.

Autorités, qui prouvent que la maladie Vénérienne a été connue & répandue dans la plus grande partie de l'Europe, dès l'an 1493. *& au plus tard dans le mois de Juin* 1495.

AVANT de rechercher ſi la maladie Vénérienne eſt venue de l'Amérique, ou ſi elle a commencé en Europe, par une

épidemie maligne & qui s'y répandit subitement, on rapportera d'abord les témoignages des premiers auteurs qui ont fait mention de cette maladie, & qui en ont marqué l'époque.

Baptiste Fulgose (*a*) assure que le mal Vénérien fut connu en Italie deux ans avant que le Roy de France Charles VIII. y entra. Il arriva à Rome à la fin de Décembre 1494 (*b*); ainsi cette maladie

(a) *Lib. I. Sub finem cap. iv. pag.* 29. *edit. Paris.* 1578. 8°. » *Biennio antequam » in Italiam Carolus veniret, ægritudo inter » mortales detecta, cui nomen, nec remedia » Medici ex veterum auctorum disciplina » inveniebant, variè, ut regiones erant, ap» pellata: In Gallia Neapolitanum dixerunt » morbum, at in Italia Gallicum appella» bant, alii autem aliter, &c.*

(b) *Mariana de Rebus Hispaniæ ad annum* 1494. *cap. vj.*

étoit connue dès le commencement de l'année 1493 ; c'eſt auſſi dans cette même année qu'elle parut en Auvergne. (*c*)

Il eſt dit dans un Arrêt du Parlement de Paris (*d*), datté du 6 Mars 1496, que le mal Vénérien étoit répandu dans la Ville de Paris & au-

(c) *Gaſpar. Torella in Aphroſidiaco, ſive de lue Venerea, edit. Bœrhaave Lugdun. Batavor.* 1728. *II. tom. fol. pag.* 493. » *Incepit* » *hæc maligna ægritudo anno M. CCCC.* » *XCIII. in Alvernia, & ſic per contagio-* » *nem pervenit in Hiſpaniam, ad inſulas, &c.*

(d) *Aſtruc, lib. I. de Morbis Venereis. cap. xv. pag.* 109. 2*e. edit.* » Arrêt du Parle- » ment de Paris, portant Reglement ſur le » fait des maladies de la groſſe Vérole. ſix » Mars 1496. Aujourd'hui ſixieme de Mars » pour ce qu'en cette Ville de Paris, y » avoit pluſieurs malades de certaine mala- » die contagieuſe, nommée la groſſe Vérole, » qui puis deux ans a eu grand cours en ce » Royaume, tant de cette Ville de Paris » que d'autres lieux, à l'occaſion de quoi &c.

tres lieux du Royaume depuis deux ans : le commencement de l'année étant alors fixé au 25 du mois de Mars, la datte de cet Arrêt tombe selon notre Calendrier actuel, sur le 6 Mars de l'année suivante 1497. Par conséquent la maladie Vénérienne avoit commencé à Paris, le plus tard dès le mois de Juin de l'année 1495. puisqu'elle avoit précédé de deux ans l'Arrêt qui vient d'être cité.

Jacques Cataneus, dit que cette maladie commença à paroître en Italie, l'an 1494, dans le tems où le Roi Charles VIII. attaquoit le Royaume des deux Siciles (*e*). Pour

(e) *Aphrodisiac, tom. I. cap. j. pag.* 139. » *Qui anno virginei partus* 1494 *invadente* » *Carolo VIII. Francorum Rege regnum Par-*

connoître à quel tems de l'année 1494, on doit fixer cette Epoque, il faut faire attention que Charles VIII. entra à Rome le dernier jour du mois de Décembre de cette année; qu'il arriva à Naples le 22 Février de l'année 1495, & qu'il en fortit le 20 Mai de la même année pour retourner en Lombardie: (*f*) c'étoit donc l'hyver de 1494, ou au Printems de 1495, que le mal Vénérien commença en Italie. Nicolas Leonicenus lui a donné la même date. (*g*)

» *thenopæum, exortus eſt in Italia Monſtro-* » *ſus morbus, nullis ante ſœculis viſus, &c.* *Aſtruc. tom.* 2°. *de Morb. Vener. ad annum* 1494.

(f) *Mariana, Ibid. loc. citat.*

(g) *De Epidemia, quam Itali, morbum Gallicum. pag.* 113. *operum editionis Baſileæ.* 1532. *fol.* » *Sed vulgato nomine malum Gal-* » *licum vocant, quaſi ejus contagio à Gallis*

Marcel Cumanus, Medecin Chirurgien de l'Armée Italienne, qui étoit devant la Ville de Novara assiégée par les Venitiens, & les Milanois, assûre (*h*) qu'il a traité dans ce Camp plusieurs Vénitiens & plusieurs Milanois attaqués

» *in Italiam importato ; aut eodem tempore &*
» *morbo ipso & Gallorum armis Italiâ in-*
» *festatâ.*

(h) *Apud Georg. Hieron. Welschii Sylloge Curation. & Observation. Medicinal. Observ. 4a.* » *In Italia ex uno influxu cœ-*
» *lesti dum me recepi in Castris Navarræ.* (M.
» Astruc lit très-doctement *Novaræ.*) *Cum*
» *armigeris Dominorum Venetorum, Domi-*
» *norum Mediolanensium plures armigeri &*
» *pedestres ex ebullitione humorum me vidisse*
» *atteftor pati plures pustulas in facie, & per*
» *totum corpus, & incipientes communiter*
» *sub præpetio, vel uxtra præputium, sicut*
» *granum milii, aut super Castaneam, cum*
» *aliquali pruritu patientis, & post aliquot*
» *dies incurrebant in angustiis propter dolores*
» *in brachiis, cruribus, pedibus, cum pustu-*
» *lis magnis : omnes Medici periti cum diffi-*
» *cultate curabant, &c.*

du mal Vénérien en 1495: Il eſt certain que le Siége de Novara dura depuis le 14 Juillet juſqu'au 10 d'Octobre 1495;(*i*) par conſéquent la maladie dont il s'agit, étoit connue avant le mois d'Octobre 1495.

Bourdigné obſerva cette maladie en France, dans l'année 1495, comme on peut le voir dans un paſſage de cet Auteur, cité par M. Aſtruc. (*l*)

Antoine Cocci Sabellicus a dit expreſſément en 1496, qu'il avoit paru en Italie une nouvelle maladie au commen-

(i) *Comines Lib. VIII. Cap. vij. pag.* 130 *tom.* 2*e. edit. Bruſſell. Guicciardini, ad annum* 1495.

(l) *Lib. I. de Morb. Vener. cap. v. pag.* 37. » Je ne vueil oublier qu'en cet » an 1495, commença à régner en France, » une maladie que les François appellerent » *Groſſe Vérole* & Galle de Naples, parce » que &c.

cement de l'année précédente, lorsque l'Armée Françoise y arriva. Cet Auteur croit que c'est à cause de cette circonstance, que l'on donne le nom de maladie Françoise à ce nouveau mal, (*m*) Nous avons déja dit que l'Armée Françoise entra en Italie pendant l'hyver de 1494, & que Charles VIII. arriva à Rome le dernier du mois de Décembre de la même année. Ces deux faits étant prouvés, il est certain, en conséquence du rapport de l'Auteur que nous

(m) *Tom. 2. Basilea Enead. X. lib. IX. pag. 1637.* » *Per idem tempus novum* » *morbi genus cœpit tota Italia vulgari, sub* » *primum Gallorum, in ipsam terram des-* » *census, priore anno inchoatum, & ob* » *eam rem (ut credere est) gallicus nuncu-* » *patus. Nam unde primum fluxerit parum* *(ut video) constat; dira lues quam nulla* » *sit ætas antea experta, &c.*

venons de citer, & qui a été témoin oculaire, que le mal Vénérien a commencé en Italie au mois de Décembre 1494, ou au plus tard au mois de Février 1495.

Il feroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'autorités, que l'on pourroit tirer des Hiſtoriens & des Médecins qui ont fait mention de l'époque de la maladie Vénérienne : il nous a paru ſuffiſant de citer ceux qui l'ont vu naître, tant en Italie qu'en France. Si l'on examine les aſſertions que nous en avons tirées, & qui ſont inconteſtables, on ne pourra pas douter que le mal Vénérien n'ait été connu en Italie dès le commencement de l'hyver de l'année 1494, & qu'il n'ait paru en

France au plus tard dans le mois de Juin de l'année suivante 1495. Si on vouloit suivre à la lettre le rapport de Fulgose & de Torelle, on seroit bien fondé a en conclurre que la maladie Vénérienne s'est répandue en Italie & en France l'année 1493. Nous n'embrasserons pas à la rigueur cette opinion : nous nous en tiendrons aux époques tracées dans l'Arrêt du Parlement de Paris, & dans les ouvrages de Cataneus, de Cumanus & de Sabellicus; ces autorités sont suffisantes pour prouver clairement que le mal Vénérien a été connu en Italie & en France au commencement de l'année 1495, ou au plus tard dans le mois de Juin de la même année.

SECTION II.

En quel tems Christophe Colomb a découvert l'Isle Espagnole, & en quels autres tems il est retourné en Espagne, de son premier & de son second voyage.

IL n'y a aucun Auteur qui puisse rendre un meilleur compte des faits dont il est question, que Ferdinand Colomb qui a écrit la vie de Christophe Colomb son pere. On peut avoir confiance en cet Auteur, car il est cité avec éloge par Oviedo, tant pour sa capacité que pour son grand savoir en plusieurs Sciences. (*n*) Il rapporte dans la Préfa-

(n) *Historia General delas Indias. Sevilla.* 1535. *fol. pag.* 26. *b.*

face qui précéde la vie de son pere, qu'il a fait plusieurs voyages avec lui, & qu'il s'est conformé dans cet Ouvrage, aux Lettres & aux Mémoires qu'il avoit eus de son pere, & qu'il y a ajoûté ce qu'il avoit vu lui-même. N'ayant pas pû trouver en original l'ouvrage de Fernand Colomb écrit en Espagnol (*o*), j'ai consulté la Traduction Italienne, faite par Alfonso Ulloa (*p*).

(o) Nicolas Antoine, dans sa Bibliotheque Espagnole, assûre ne l'avoir jamais vû. *Bibliothec. Nova. tom. I. pag. 285. sub Ferdidinando Colon.*

(p) *Historie del. S D. Fernando Colombo, ne qualle s'ha particolare & vera relatione della vita & de fatti dell' Ammiraglio D. Christoforo Colombo suo Padre. . . . Nuovamente di lingua Spagnuola tradotte nell' Italiana del S. Alfonso Ulloa. Venetia M. D. LXXI. appresso Francesco de Franceschi Sanese.* 8°.

Il dit dans le corps de l'ouvrage (*q*), que ſon pere ſortit du *Port de Palos*, l'an 1492, & qu'il fit un Journal exact non-ſeulement de la Navigation, mais auſſi de tout ce qui méritoit d'être obſervé pour l'Hiſtoire Naturelle, ou de ce qui pouvoit faciliter la découverte des Peuples qu'il cherchoit.

D. Fernand fait mention de quatre voyages que ſon pere a faits en Amerique. Dans le premier il ſortit du *Port de Palos*, le 3 ou le 4 Août 1492, & il fut de retour en 1493 le 15 Mars. Il partit pour le ſecond voyage, le 25 Septembre 1493, & il revint le 8 Juin 1496. Son départ pour le troiſiéme voyage, fut le 30 Mai

(q) *Ibidem. cap. xv. pag.* 38. & 38. *b.*

1498, & son retour le 20 Novembre 1500. Enfin, il entreprit le quatrieme voyage, le 9 Mai 1502, & il le finit par son retour au commencement de l'année 1505. Voyons présentement le détail de ces voyages, & comparons leurs dattes avec celles du commencement du mal Vénérien en Europe, pour savoir dans lequel de ces quatre différens voyages, cette maladie auroit pû être transportée de l'Amerique, comme le prétendent tant de célébres Auteurs.

Colomb sortit de l'Isle Espagnole, au retour de son premier voyage, le 16 Févier 1493. Les mauvais tems l'obligerent de mouiller à

l'Isle d'Azores (*r*), & ensuite à Lisbonne, où il arriva le 4 Mars de la même année (*s*): le Roi Jeao second, l'y reçut favorablement, fit donner des habits d'écarlate aux Indiens de sa suite (*t*). Colomb resta à Lisbonne pendant neuf jours, & ensuite il mit à la voile le 13 Mars, & il mouilla à Seville le 15 du même mois de Mars 1493, sept mois & quatre jours après son départ du Port de Palos (*u*). Il quitta Seville pour se rendre à Barcelone, où étoient alors les Rois Catholiques, & il y arriva vers

(r) *Historie del S. Fernando Colomb. cap.* 38 *pag.* 77.

(s) *Ibidem. cap.* 39. *pag.* 82.

(t) *Garcia de Resende vida del Rey D. Joao o II. Evora* 1554. *fol.*

(u) *Colomb. ibidem. cap.* 41. *pag.* 84.

le milieu du mois d'Avril 1493 (*x*).

Colomb fit ce premier voyage avec trois Vaisseaux, dont l'un étoit commandé par Martin Alonso Pinzon. Celui-ci ayant été fatigué par des vents contraires sur la route de l'Isle Espagnole à Seville, fut obligé de relâcher à Galice, où il mouilla.

Examinons à présent, s'il y a quelque apparence que la maladie Vénérienne ait été transportée de l'Amerique dans ce premier voyage. Il n'est fait aucune mention de cette maladie dans la vie de Christophe Colomb : son fils n'auroit pas manqué d'y parler du mal Vénérien, si son équipage en avoit été atta-

(x) *Ibidem. pag.* 84. *b.*

qué dans le retour. D'ailleurs cet événement n'auroit pas échappé à Resende ; il étoit Gentilhomme de la Chambre du Roi de Portugal ; il écrivoit tout ce qui se passoit à la Cour, & de plus, il faisoit l'Histoire du Roi. Si les Indiens ou les Matelots qui étoient revenus avec Colomb, avoient rapporté la maladie Vénérienne, ils n'auroient pas pû cacher les symptômes de ce nouveau mal, qui dans ce tems paroissoient en peu de jours au visage, avec une difformité hideuse & de très-vives douleurs ; on s'en seroit apperçu à Lisbonne & à Valparaiso, où ils vinrent pour être présentés à la Cour. Resende dit lui-même qu'il avoit vû Colomb, & sa suite ; il auroit donc été

instruit de cette nouvelle maladie, si elle avoit paru alors; & le fait étoit assés important pour être rapporté dans son ouvrage.

D'ailleurs on devroit trouver quelques indices de l'origine du mal Vénérien dans les ouvrages d'Hernando del Pulgar, & de Gonçalo Hermandes de Oviedo, qui étoient avec la Cour à Barcelone, lorsque Colomb y arriva. Hernando fait mention de l'arrivée de Colomb & de la découverte des Indes, dans un abregé à la fin de son Histoire: mais il ne parle en aucune façon de la maladie Vénérienne. Oviedo dans son Histoire Générale des Indes, n'en dit pas d'avantage par rapport à ce premier voyage; il y re-

met l'époque de cette maladie au second voyage de Colomb, comme nous le rapporterons dans la suite.

Si le mal Vénérien étoit venu d'Amerique dans le premier voyage ; les gens qui avoient débarqué en Galice avec Pinzon, auroient pû l'y répandre : mais on en veroit des notices dans les Historiens de ce tems-là ; cependant aucun n'en parle ; pas même les Medecins qui ont écrit alors, & qui auroient encore été plus attentifs que les Historiens à donner la relation d'une nouvelle maladie.

Enfin si on vouloit insister malgré toutes ces preuves, & soûtenir que la maladie Vénérienne a passé en Europe avec Colomb dans son premier

voyage; pour détruire cette opinion, il n'y a qu'à opposer les autorités de Fulgose & de Torelle, par lesquelles il est constant que le mal Vénérien étoit connu en Italie & en France dès le commencement de l'année 1493: or Colomb n'étant arrivé en Espagne, après son premier voyage, qu'au mois de Mars 1493, il est donc certain, que le mal Vénérien étoit déja répandu en Europe, avant qu'il y eût seulement abordé.

SECTION III.

Si la maladie Vénérienne eſt arrivée de l'Amérique, dans le retour du ſecond voyage de Colomb.

L'Amiral Colomb s'embarqua pour la ſeconde fois à Cadix, avec dix-ſept Vaiſſeaux, le 25 Septembre 1493 (*y*). Il arriva à l'Iſle Eſpagnole le 12 Novembre de la même année. Les Eſpagnols que Colomb avoit laiſſés dans cette Iſle à ſon premier voyage, s'étant diſperſés au loin pour chercher de l'or, chacun d'eux vouloit avoir quatre ou cinq femmes. Cette mauvaiſe

(y) *Ibidem, cap. 44. pag. 92.*

conduite avoit ſcandaliſé les Indiens ; ils s'indignerent au point de prendre le parti d'attaquer le Fort que Colomb avoit fait conſtruire. L'entrepriſe leur réuſſit ; ils le brûlerent, & tuerent pluſieurs Eſpagnols (z) Colomb ayant trouvé l'Iſle Eſpagnole en cette état, fit tout ce qui dépendoit de lui, pour y rétablir l'ordre & la tranquillité ; enſuite il ſe remit en Mer dans le deſſein de paſſer toute l'année 1494 à chercher de nouvelles terres. Il en trouva en effet ; car il découvrit les Iſles de Cuba & de Jamaïque : mais il éprouva bien des malheurs, les vivres lui manquerent & il tomba malade ſur mer avec preſque tout ſon monde : c'eſt

(z) *Ibidem. cap.* 49.

dans ces circonſtances, qu'il retourna à l'Iſle Eſpagnole, où il arriva le 23 Septembre 1494 (*a*).

Il trouva cette Iſle dans la plus grande déſolation, la famine avoit réduit les Eſpagnols à manger toute ſortes d'animaux, juſqu'aux ſerpens & aux leſards, & d'autres reptiles & inſectes. Oviedo aſſûre que cette famine avoit été cauſée par la diſete du Pays : les Indiens ne vouloient plus le ſemer ni le cultiver ; la tyrannie des Eſpagnols les avoit jettés dans le déſeſpoir, & ils préféroient la mort à l'eſclavage dans lequel ils vivoient. En effet, pluſieurs ſe tuerent eux-mêmes, & la plû-

(*a*) *Ibidem*. depuis le chapitre 29, juſqu'au 60.

part périssoient par la famine (*b*), de sorte que le nombre des habitans de l'Isle Espagnole, qui montoient à un million dans le tems qu'elle fut découverte, n'étoit plus alors que de cinq cens (*c*).

L'Amiral laissa l'Isle Espagnole dans ce déplorable état, & se mit en mer le 10 Mars 1496 pour retourner en Espagne, avec deux Vaisseaux & 225 Espagnols malades pour la plûpart. La famine les sui-

(b) *Loc. citat.* Livre second, chap. 13, Je ferai usage de la traduction Françoise, imprimée à Paris 1556. fol. à la page 28.b. » Où la moitié de ses gens mourut par même » necessité : si que par toute la terre, & » pays, l'on ne trouvoit qu'Indiens morts, » la puanteur desquels étoit si grande & » pestilentieuse ; dont s'ensuivirent gran- » des maladies ès Chrétiens. »

(c) *Oviedo ibid. lib.* 30 *cap. VI.* (Oviedo écrivoit ceci l'année 1535).

vit dans ce voyage, & les réduisit à une telle extrémité que les Espagnols vouloient manger les Indiens, ou au moins les jetter dans la mer, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, s'ils n'avoient été retenus par l'Amiral qui avoit horreur d'un projet aussi barbare. Enfin il arriva en Espagne le 8 Juin 1496 (*d*), & se rendit à Burgos où étoient alors les Rois Catholiques avec leur Cour; on y célébroit les nôces du Prince Don Juan, avec Marguerite d'Autriche. Mariana fixe cet événement, depuis le milieu d'A-

(d) Ferdinand Colomb. *loc. citat. cap.* 63. *pag.* 149. » *Il Mercordi agli VIII. de* » *Giugno, andando tutti i. piloti, come* » *Ciechi, & perduti, giunsero avista de* » *odmira, che giace tra Lisbona, il capo di* » *san Vicenzo.*

vril jusqu'au mois de Juin 1496 (*e*).

On voit dans l'histoire de la vie de Colomb, un détail curieux & circonstancié des maladies dont les Espagnols, & l'Amiral même furent attaqués pendant tous leurs voyages jusqu'à l'année 1496 (*f*). On y voit tout ce qui a rapport à la Religion, aux Cérémonies, aux Mœurs, aux Coutumes du Pays, & il y est même fait mention de leurs Medecins appellés Buhuitihus : mais il n'est pas dit un seul mot d'aucune maladie épidémique.

Quoique Don Ferdinand,

(*e*) De l'édition de Madrid en Espagnol tom. 2. page 496.

(*f*) Ferdin. Colomb. *loc. citat.* depuis le chapitre 53 jusqu'au chapit. 62 pag. 146.

n'en parle en aucune façon dans les deux premiers voyages de Chriſtophe Colomb, cependant Oviedo aſſûre poſitivement, que cette maladie fut tranſportée en Eſpagne, dans le retour du ſecond voyage mais d'après l'énoncé d'Oviedo, il feroit aiſé de prouver que cet Auteur a fait une mépriſe, qu'il s'eſt trompé, il a pris pour le mal Vénérien, les maladies qui avoient été cauſées par la famine & la mauvaiſe nouriture, au tems de l'extrême diſette où les Eſpagnols avoient été réduits dans l'Iſle Eſpagnole, & dans les cours de leur Navigation, tant à la découverte des Iſles Cuba & Jamaica, qu'au retour du ſecond voyage, comme nous l'avons déja dit.

Mais supposons qu'en effèt la maladie Vénérienne ait été apportée en Espagne, par les gens qui arriverent avec Colomb au retour de son second voyage, comme le prétend Oviedo (*g*) : il y a sur cette Epoque une contradiction avec les faits que nous avons rapportés, & qu'il n'est pas possible de concilier avec l'opinion d'Oviedo. Colomb n'arriva en Espagne après son second voyage que dans le mois de May 1496 : cependant il est constant que le

(g) *Loco citat. lib.* 2. *cap.* 13. » Et parce » qu'il me semble, que l'on me pourroit » accuser de négligence, si je laissoit à dire » deux playes nouvelles, que souffrirent » les Chrétiens en ce *second voyage*, que » fait l'Amiral.... L'une desquelles fut » transporté en Espagne au retour du second » voyage de Colomb, & de là en toutes » les autres Provinces & Pays du monde, &c.

mal Vénérien a été connu en Italie, dès le commencement de l'année 1495, & en France le plus tard au mois de Juin de la même année. L'Epoque d'Oviedo eſt donc fauſſe, puiſqu'il y a une erreur de plus d'un an dans ſa date.

Il nous reſte encore à diſcuter un fait que l'on pourroit employer pour tâcher de prouver que le mal Vénérien, a pû être tranſporté d'Amerique en Europe dans le tems, où on a commencé à le connoître en Italie & en France. Voici le fait : lorſque Colomb ſortit de l'Iſle Eſpagnole dans ſon premier voyage pour retourner en Eſpagne, il laiſſa le commandement de l'Iſle à Pierre Margarit, avec 374

hommes. Margarit abusa de l'autorité qu'on lui avoit confiée; & craignant d'en être puni, il prevint le retour de Colomb en fuyant vers l'Espagne. Les Soldats qui resterent alors dans l'Isle se débanderent; & firent toute sorte d'insulte aux Indiens. Aussi-tôt que Colomb fut arrivé à l'Isle Espagnole, il envoya les Criminels dans quatre Vaisseaux en Espagne; & il en a donné le commandement à Antonio Torres. Ces Vaisseaux firent voile de l'Isle Espagnole vers l'Espagne, le 24 Février 1495 (*h*) bien-tôt après le départ de Margarit.

On pourroit supposer que Margarit ou Torres avec les

(*h*) *Ferdinand. Colomb. cap.* 60 *pag.* 121. & 122.

gens de leur équipage porterent le mal Vénérien en Efpagne l'année 1495. Pour établir cette fuppofion & la tourner en preuve, il faudroit d'abord favoir précifément en quel tems Margarit & Torres arriverent en Efpagne : mais on ne trouve point ces dates dans la vie de l'Amiral, on fçait feulement qu'au tems de leur départ la famine regnoit dans l'Ifle Epagnole, & qu'ils étoient affligés des maladies que caufoient la difette & la faim. Dans le tems du départ de Torres pour l'Efpagne, il y eft dit, qu'il n'y avoit pas dans l'Ifle plus de 900 Efpagnols avec leurs femmes & enfans, la plus grande partie malades (*i*). On voit par cette

(*i*) *Ibidem pag.* 123 & 124.

rélation, que l'on ne se plaignoit dans l'Isle Espagnole d'aucune autre maladie que de celles qui venoient de la famine ; & l'on doit conclurre que si Margarit & Torres, avoient quelque maladie en arrivant en Espagne, ce n'étoit pas le mal Vénérien. D'ailleurs il n'est pas bien certain que Margarit ait déserté l'Isle Espagnole : Oviedo ne fait aucune mention de sa fuite ; il dit au contraire que Margarit passa en Espagne dans la même Flotte que commandoit Colomb au retour de son second voyage (*l*). Quoiqu'il

(l) *Ibidem lib.* 2. *cap.* 13. « *Esta buelta* » *del Almirante a Espana fue anno de XCVI.* » *en manera de preso. . . . y mandaron lla-* » *mar el Rey y la Reyna à Fray Buyl, y à* » *Mossen Petro Margarite y fueron a Espana* » *en la mesma Flota, y assimismo il Com-* » *mendador Gallego, &c.*

en

en soit on n'a aucune preuve que le mal Vénérien ait passé en Europe avec Margarit ou Torres ; tout ce qu'on peut dire la-dessus, n'est qu'une supposition sans aucun fondement.

L'autorité sur laquelle on s'appuie avec le plus de confiance pour persuader que le mal Vénérien a pris son origine de l'Amerique est tiré d'Oviedo, à la vérité. Cet Auteur assûre positivement que les Espagnols l'apporterent au retour de leur second voyage ; & pour prouver ce fait, il dit qu'il vit alors Pierre Margarit pâle, & malade, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût attaqué du mal Vénérien. Il ajoûte de bonne foi ; que quoiqu'il n'eût remarqué au-

cun bouton vérolique sur le visage du malade, il supposoit qu'il ressentoit alors les douleurs de la maladie Vénérienne (*m*). Oviedo est-il en

(*m*) *Lib.* 2. *cap.* 14. *pag.* 32. de la traduction Françoise, « Ce sera assés pour » le présent savoir, comme ces maladies » furent emportées de cette Isle Espagnole » avec les Monstres d'or de ces Indes. J'ai » donc dit au chapitre précédent, que Co- » lomb retourna en Espagne l'an 1496, ce » qui est vrai. Car depuis j'ai vû & parlé » à quelque-uns de ceux qui retournerent » en Castille avec lui; comme au Com- » mandeur Mossen Pierre Margarit & aux » Commandeur Arroyo, & Gallego. . . . » Ce Chevalier Mossen Pierre Margarit, » étoit fort malade & se plaignoit toujours, » & croi certes, qu'il avoit des douleurs, » (dans l'Original Espagnol, *Andava tan* » *doliente, y se quexava tanto que tanbien* » *creo yo que tenia los dolores que suelen tener* » *los que son tocados desta passion*) qu'ont de » coutume avoir ceux qui sont touchés de ce » mal, encore que je ne lui aye vû aucu- » nes playes, ni signe de vérole [dans l'o- » riginal, *però no le vi buas algunas*] si » que bien-tôt après l'an 1496, l'on s'ap-

droit avec des pareilles preuves de prononcer que le mal Vénérien eſt venu de l'Amerique ? Et doit-on l'en croire ſur ſa parole ? Cependant on n'a pas d'autre autorité pour établir cette opinion ; on ne peut apporter aucun autre témoignage pour la con-

» perçut de cette maladie entre aucunsCour» tiſans, qui toutefois en ces commence» mens, étoient entre perſonnes de baſſe » condition, & gens de peu d'autorité ; & » l'on tenoit pour certain qu'elle ſe pre» noit par les approches des femmes publi» ques, par le plaiſir libidineux & attou» chement déſordonné ; mais depuis paſſa » juſqu'aux plus grands & principaux. Cho» ſe qui étoit fort émerveillable à tous ceux » qui le véoyent : partie, parce que le mal » eſt contagieux & terrible : partie, parce » que pluſieurs en mouroient. . . . Or advint » que le grand Capitaine Gonçales Fernan» dès de Cordova, fut envoyé en Italie ; » avec belle & groſſe Armée. (Il ſe trompe ; Cordova avoit arrivé en Italie l'année précédente) par le Commandement des Rois Catholiques, &c.

firmer : de plus on fera voir dans la suite, que l'Auteur se contredit sur ce fait, & qu'il donne lui-même les moyens de prouver, que ni Margarit ni les 225 matelots de Colomb n'ont apporté la maladie Vénérienne au retour du second voyage d'Amerique.

Oviedo rapporte que la grande humidité de l'Isle Espagnole, & la mauvaise nourriture que les Espagnols y trouverent, leur causerent des maladies incurables ; & que les premiers qui arriverent en Espagne avoient le visage jaune comme du safran ; & moururent peu de tems après leur retour (*n*). C'étoit-là sans dou-

(n) *Lib. II. cap. xiij.* pag. 29. traduct. Françoise, après avoir raconté les grandes famines & miséres que les Espagnols

te la maladie de Pierre Margarit & la pâleur qu'il avoit vû ſur ſon viſage ; il ne devoit pas conclurre que ce fut le mal Vénérien, parce qu'on ſait que dans ce tems-là, cette maladie ſe montroit d'abord au viſage par des boutons hideux. L'Auteur avoue que Margarit n'en avoit aucun : de plus il ajoûte, comme on l'a déja dit, & on ne peut trop le ré-

ſouffrirent dans l'Iſle Eſpagnole, il dit. » De quoi, comme auſſi de la très-grande » humidité de ce Pays, ſourdoient & s'en- » gendroient pluſieurs maladies griefves & » incurables à ceux qui échappoient la vie » ſauve. Et pour cette cauſe les premiers » Eſpagnols qui vindrent par deça en la quê- » te de l'or, non point ayant le luſtre de » l'or, mais de couleur de citres, de ſa- » fran ou comme jaunâtres ; & étoient ſi » malades, qu'incontinent ou bien-tôt » après qu'ils étoient arrivés en Caſtille, » mouroient tant pour leurs travaux & di- » settes ſuſdites, que, &c.

peter; qu'il se persuadoit que le malade devoit ressentir des douleurs: il ne dit pas qu'il eût là-dessus l'aveu du malade, cependant il n'y avoit que cet aveu, qui pût constater le fait. Ainsi nous sommes non-seulement en droit d'en douter, mais nous pouvons conclurre de tout ceci, que les Espagnols n'avoient apporté d'Amerique d'autre maladie que celles que la famine & les longues Navigations leur avoient causées.

Ce que nous devons croire sur le rapport d'Oviedo, parce qu'il le prouve clairement, c'est que le mal Vénérien se manifesta en Espagne dans l'année 1496, & qu'il y fit autant de ravage que la peste y auroit pû faire. Nous avons déja

fait voir que le même mal avoit commencé en Italie plus d'un an auparavant; par conséquent Oviedo s'eſt trompé groſſiérement, lorſqu'il a dit que ce mal avoit été tranſporté en Italie par l'Armée de Gonçalo Fernandes de Cordova; on va entrer en quelque détail de cet évenement, pour mettre en évidence l'erreur d'Oviedo.

SECTION IV.

Si l'Armée commandée par Fernandes Cordova a communiqué le mal Vénérien aux François.

ON sait que Ferdinand Roi d'Espagne, envoya au secours de Ferdinand, Roi de Naples, une Armée commandée par le fameux Gonçalo de Cordova, & que cette Armée ne put arriver à Messine que le 24 Mai 1495, à cause des vents contraires (*o*). Oviedo se trompe grof-

(o) *Mariana*. (Je suis la Traduction du P. Charenton, Paris 1725, 4°. cinq volumes) à l'année 1495, tom. IV. pag. 173. » Fernandes Cordova, que le Roi » Catholique envoya au sécours de Na-

ſierement, lorſqu'il dit qu'il y avoit dans l'Armée de Cordova pluſieurs Eſpagnols attaqués du mal Vénérien, & que les mêmes Eſpagnols avoient fait le ſecond voyage d'Amerique avec Colomb (*p*). Voilà comment il fit paſſer la maladie Vénérienne d'Eſpagne en Italie: mais ce fait eſt démenti par les contradictions des ouvrages d'Oviedo, & par les Hiſtoriens Contemporains. Selon cet Auteur, & au rapport de Ferdinand Colomb, il eſt conſtant que Colomb ne fut de retour de ſon ſecond voyage qu'en l'année 1496, &

» ples, avoit été obligé par les vents con-
» traires, de relâcher d'abord à Maïor-
» que.... quelque empreſſement qu'il eût,
» il ne put arriver que le 24 de Mai à
» Meſſine, &c.

(p) Lib. II. chap. xiv. pag. 32. b.

Oviedo ajoute que le mal Vénérien fut apporté d'Amerique dans le retour de ce fecond voyage. Cela étant, il eft impoffible que la maladie Vénérienne fût en 1495 dans l'Armée commandée par Cordova, ni même en Efpagne ou en Italie.

Oviedo n'eft pas le feul qui foit dans l'erreur fur ce fait : prefque tous les Auteurs qui ont écrit fur ce fujet après l'année 1518, affurent que l'Armée Efpagnole, commandée par Cordova, étoit attaquée de la maladie Vénérienne, & qu'elle l'avoit communiquée à l'Armée Françoife, qui étoit avec Charles VIII. dans le Royaume de Naples. Il eft aifé de faire reconnoître la fauffeté de cette rela-

tion : pour cela il suffit de se rappeller les dattes des événemens dont il est question.

Le Roi Charles VIII. partit de Rome le 28 Janvier 1495, il arriva à Naples avec son Armée le 22 Février, & il en sortit avec 9000 hommes, le 20 Mai de la même année ; par conséquent l'Armée Françoise commandée par le Roi, s'étant mise en marche pour la Lombardie, quitta Naples quatre jours avant que Cordova arrivât à Messine, puisqu'il n'aborda sur cette côte que le 24 Mai 1495. L'Armée Espagnole après avoir quitté Messine entra en Calabre, & se joignit aux troupes de Ferdinand Roi de Naples, avec lesquels Cordova donna la bataille de *Semenara* à l'armée

Françoise, commandée par le Duc de Montpensier, que Charles VIII. avoit chargé de la défense du royaume de Naples. Les auteurs contemporains assûrent que la Bataille de Semenara, fut donnée au mois de Juin 1495 (*q*).

Voilà le premier événement qui a fait mêler l'armée Espagnole avec l'armée Françoise: mais il faut faire attention qu'il ne revint en France, qu'un très petit nombre de Soldats de l'armée du Duc de Montpensier, & qu'ils passerent par mer. Ceux qui resterent, n'auroient pas pû communiquer le mal Vénérien aux Vénitiens, ni aux Milanois, parce que toute l'Italie

(q) *Mariana loc. citat. Guicciardini ad ann.* 1495. édition de Londres.

étant alors ennemie de la France ; il n'étoit pas possible aux Soldats François de sortir du Royaume de Naples ; par terre vers la Lombardie. De plus les Espagnols, comme on l'a déja dit, n'étoient pas encore arrivés à Messine, lorsque Charles VIII. sortit de Naples avec son armée le 20 Mai 1495 ; par conséquent les Espagnols ne pouvoient pas communiquer la maladie Vénérienne aux François, lorsque Charles VIII. donna la bataille de Fuornovo le 15 Juillet de la même année.

Supposons malgré toutes les preuves que nous venons de rapporter, que les Espagnols ayent communiqué le mal Vénérien aux François immédiatement après la bataille de

Semenara : cette Bataille s'étant donnée au mois de Juin de l'année 1495. Cette époque est postérieure à celle que l'on a constatée pour l'apparition de la maladie Vénérienne en Italie & en France, puisqu'elle a été connue en Italie dès le commencement de l'année 1495 ; & en France au mois de Juin de la même année. Par conséquent les Espagnols ne pouvoient plus alors être la premiere cause d'une maladie qui étoit déja connue en Italie avant qu'ils y fussent arrivés. Ainsi il n'est pas raisonnable de soutenir que l'armée de Charles VIII. ni celles des Vénitiens ou des Milanois ayent reçu les premieres atteintes du mal Vénérien par la contagion de l'armée des Espagnols.

Au reſte, il ſuffiroit d'avoir prouvé que l'Armée Eſpagnole n'étoit point infectée du mal Vénérien ; & on croit en avoir donné des preuves convaincantes, qu'il eſt inutile de répeter ici.

SECTION V.

Reponſes à quelques Objections ; que l'on pourroit faire, pour prouver que la maladie Vénérienne, tire ſon origine de l'Amerique.

ON pourroit nous objecter d'après Oviedo, que la maladie Vénérienne ayant été apportée de l'Amerique, par les Eſpagnols dans le premier & dans le ſecond voya-

ge qu'ils y firent avec Colomb ; plusieurs de ces mêmes Espagnols passerent en Italie avec Cordova en 1495 ; & y porterent le même mal.

A cela on repond ; que l'on a déja prouvé que la maladie Vénérienne n'a pas été transportée en Europe, par les gens de la Flote de Colomb, au retour de son premier voyage. Reste à prouver que les autres Espagnols qui sortirent ou qui déserterent l'Isle Espagnole peu après le départ de l'Amiral, ne purent pas se trouver dans l'armée commandée par Cordova ; ni dans la flotte qui conduisoit le Comte de Trivulce. Pour cela on commence par faire observer ; que cette flote sortit d'Alicante, au commencement de l'an-

née

née 1495, & qu'elle arriva à Messine le 24 Mai de la même année (*r*).

Nous avons dit que Pierre Margarit ayant déserté de l'Isle Espagnole avec plusieurs Espagnols, Colomb peu-après, c'est-à-dire, le 24 Fevrier 1495, envoya Antoine Torres en Espagne avec quatre Vaisseaux, & les Criminels qui se trouvoient alors dans l'Isle: mais accordons que le mal Vénérien, fût parmi ces Espagnols, ou parmi quelques autres qui sortirent de l'Isle Espagnole, depuis le premier retour de Colomb en Amérique; accordons que dans l'Armée de Cordova, sortie du Port d'Alicante, au com-

(r) *Mariana ad annum* 1495. *cap.* viij *lib.* XXVI.

mencement de l'année 1495 ; il y eut des Espagnols infectés, comme le prétend Oviedo : nous avons démontré par les témoignages d'historiens accrédités, que jamais l'Armée de Cordova n'a eu aucune communication avec celle de Charles VIII. nous avons démontré que l'Armée de Cordova n'arriva à Messine qu'au mois de Mai 1495 ; & que la maladie Vénérienne étoit connue en Italie au commencement de cette même année. Il est donc inutile d'avoir recours aux navigations de Pierre Margarit ; & de Torres, pour montrer par là qu'eux & ceux de leur suite communiquerent le mal Vénérien à l'Armée de Charles VIII. devant Naples : les

contradictions des dattes, & des lieux où ces Armées se trouverent; sont trop marquées; pour ne pas s'appercevoir que la maladie Vénérienne n'a pas passé en Italie avec l'Armée de Cordova.

Outre ces preuves incontestables; appellons à trois Auteurs contemporains; lesquels seuls nous peuvent mieux éclaircir dans ce point d'Histoire que tous les autres; qui en ont écrit après.

Pierre Martyr qui publia son Histoire du Nouveau Monde en l'année 1500; (*s*) ne dit pas un seul mot de la maladie Vénérienne: Ferdinand Colomb plus au fait que personne; n'en dit rien non plus

(s) *Compluti fol. vide Decad. I. pag.* 10. *b.*

jusqu'à l'année 1498. Tous les deux cependant ont donné un détail circonstancié des navigations, des guerres, des maladies, des famines, des naufrages que les Espagnols ont soufferts pendant la découverte du nouveau monde.

Oviedo non-seulement met l'époque de l'apparition de la maladie Vénérienne à l'année 1496, mais comme témoin oculaire, il dit (*t*) : » Si » bien-tôt après l'an 1496, on » s'apperçut de cette maladie, » entre les Courtisans, & que » toutefois en ces commence» mens, étoit entre personnes » de basse condition & gens de » peu d'autorité » Mais dans l'original l'Auteur dit plus en en ma faveur » *y desde apocos*

(t) *Lib II. cap. xiv.*

» *meses el anno suso dicho de M. CCCC XCVI.* » Il y parle du second retour de Colomb l'année 1496 ; il dit alors que peu de mois après, la maladie Vénérienne, qu'il y appelle *Buas*, commença à s'appercevoir. Nous avons fait voir que Colomb arriva en Espagne à son second retour au mois de Juin 1496 : si la maladie Vénérienne commença à paroître peu de mois après, donc cette maladie commença à régner pendant l'automne de 1496. Les medecins avec Sydenham ont remarqué que les Epidemies de la nature des maladies chroniques, commencent vers l'automne : le mal Vénérien est de ce genre de maladies. Oviedo dit, » on s'apperçut de » cette maladie entre les Cour-

» tisans, & que toutefois en » ces commencemens étoit en» tre personnes de basse con» dition. » Dans l'original le sens est plus clair, *se començo à sentir esta dolencia entre algunos Cortesanos; pero en aquellos principios era este mal entre personas baxas, y de poca authoridad.*

Les Medecins ont observé que les maladies épidemiques commencent toujours par le bas peuple : le mal Vénérien commença tout de même. Tout ce rapport d'Oviedo est si bien circonstancié, qu'on peut voir clairement qu'il étoit présent à l'apparition du mal Vénérien en Espagne.

Par l'Histoire des Pestes & des épidemies, on peut voir clairement qu'elles courent

toujours d'Orient en Occident: la maladie Vénérienne a ſuivi cette loi ; elle commença en Italie ; & un an & demi après elle parut en Eſpagne. L'on ſortiroit des bornes qu'on s'eſt propoſées dans cette Diſſertation, ſi l'on vouloit prouver inconteſtablement ce qu'on avance préſentement.

Par ces trois Auteurs, on voit clairement que la maladie Vénérienne n'a été connue parmi les Eſpagnols en toute leur domination, que dans l'automne de 1496.

Voyons préſentement dans l'hiſtoire de la navigation, les plus fortes preuves pour établir que la maladie Vénérienne n'a pas été tranſportée de l'Amerique en Europe.

On ſait que dans l'Iſle de

Java, la côte du Malabar & autres Ports des Indes regne la maladie *Mordechin*, endemique à ces lieux(*u*). On sait qu'il y a la maladie endemique appellée *pedes strumosi* parmi les Indiens qui se disent Chrétiens de S. Thomas (*x*).

La maladie appellée Yauis par les Anglois, & en Langue de Guinée *Pian*, est non-seulement endemique à cette côte d'Afrique, mais à tous ses Ports Occidentaux.

La Lepre à Carthagene ; dans l'Amerique, le Nigua ou le *Drancunculus Avicenæ*, les *Empeynes*, especes de Herpes,

(u) Hist. de l'Ac. Scienc. anno 1708. pag. 57. Lettres Edifiantes, tom. IX. pag. 250. & 254. Thevenot, tom. III.

(x) *Miscell. Medico-Physic. de cur. II. tom. III. Observat.* 13.

O Bicho ; efpece de fievre chaude avec relaxation extrême *de l'inteftinum rectum*, font des maux endemiques à toute l'Amerique Meridionale & à fes Ifles (*y*). Dans le Brefil, la maladie appellée par les Portugais *Boubas*, y eft endemique (*z*).

Depuis 250 ans ces Ports font fréquentés par les vaiffeaux Européens : outre cela plufieurs Européens y ont vécu plufieurs années, & ils en font retournés en Europe. Cependant il eft certain, que jamais ces maladies endémiques que l'on vient de nommer, ne

(y) *Le P. Guimilla Orinoque Illuftrado.* 4°. *Madrid* 1742.

D. Antonnio de Ucioa, Relation Hiftorica de la America Meridional. tom. I. p. 61.

(z) *Guillelm. Pifo. lib. XI. cap. xvj.*

se sont observées ni vûes en Europe. Il seroit étonnant que la maladie Vénérienne eût eu seule le privilege d'être transportée de l'Amerique par une flotte, & que par ses matelots, elle se fût repandue par tout le monde. On voit donc clairement que l'opinion de ceux qui prétendent que cette maladie a été transportée d'Amerique, est également contraire à l'expérience & à la saine Physique.

Sydenham ce grand Observateur du corps humain malade, assûre que si les différens changemens de l'air du chaud au froid, du froid au chaud; n'avoient pas le pouvoir de détruire la peste, tous les mortels, une foi infectés de cette contagion, seroient

morts ſans reſſource (*a*)? Comment eſt-il poſſible que la maladie Vénérienne étant endémique à l'Iſle Eſpagnole, comme le prétend Oviedo, ſituée preſque ſous le Tropique, ne fût pas annéantie à l'approche des côtes de l'Europe, après une navigation de deux mois pour le moins? Le froid & l'intempèrie des climats de l'Europe, n'auroit-il pas le pouvoir de détruire ce poiſon Vénérien né & fomenté dans un climat chaud & ſi conſtamment temperé?

Pourquoi les maladies endemiques à l'Aſie, à l'Afrique, à l'Amerique, n'ont-elles pas été juſqu'à preſent tranſportées en Europe? L'on eſt per-

(a) *Opera univerſa*, *edition Lugd. Batav.* 1726. 8. *pag.* 108. & 109.

fuadé que ce que Sydenham établit fur la pefte, fuffit pour en fournir des raifons convaincantes & pour prouver que fi ces maladies endemiques ne fe font pas communiquées jufqu'à nous, à caufe des altérations différentes de l'air, fûrement la maladie Vénérienne par la même raifon, n'a furement jamais été tranfportée de l'Ifle Efpagnole, ni d'aucun Pays d'Outremer.

Quand les vers à tuyau, qui rongeoient les vaiffeaux & les digues parurent en Hollande l'année 1732, tout le monde accufoit l'Amerique, & principalement les Ports des Ifles Antilles, defquels on prétendoit que ces Vers avoient été tranfportés. Cependant M.

Maſſuet (*b*), & bien d'autres habiles Naturaliſtes, étoient alors du ſentiment, que cette innombrable quantité de vers n'étoit autre choſe qu'*une Epidemie vermineuſe*; qui ſelon les apparences ne devoit pas être de longue durée. L'expérience a bien fait voir que M. Maſſuet avoit penſé ſolidement, & que ceux qui aprofondiſſent les moyens par leſquels la nature agit d'ordinaire, n'aſſignent pas des cauſes occultes aux phénomenes qu'elle nous préſente.

Voilà ce qui eſt arrivé à la maladie Vénérienne, depuis l'année 1518: preſque tout le monde fut perſuadé qu'elle avoit été tranſportée de l'Amerique;

(b) Recherches ſur les Vers à tuyau. Amſterdam, 1733. 8°. pag. 130.

mais cette opinion étoit aussi peu fondée ; comme nous avons vû que celle qu'on avoit eue d'abord sur l'origine des vers à tuyau.

Lorsqu'on a voulu faire l'histoire de la maladie Vénérienne, & en rechercher l'origine, on ne se seroit pas décidé si légerement à la faire venir d'Amerique ; si on avoit fait attention aux contradictions qui se trouvent entre les époques des voyages de Colomb, & celles des commencemens de cette maladie en Italie & en France ; sur-tout, à la datte du retour du second voyage qu'Oviedo fixe dans l'année 1496. Cette datte est répetée en trois différents endroits de son histoire Générale des Indes ; elle est écrite en

caracteres Romains, qui ſont moins ſujets à erreur que les chiffres Arabes; tant dans le livre original en Eſpagnol; que dans les traductions Françoiſe & Italienne de Rhamuze. On a fait voir clairement que ce fut au mois d'Avril de cette année 1496, que Colomb arriva en Eſpagne, tandis que la Cour des Rois Catholiques étoit à Burgos: on ne conçoit pas comment on a pu faire une erreur de deux ans ſur cette datte dans l'ouvrage de M. Aſtruc ſur les maladies Vénériennes: (c) on rapporte dans ce livre, que Chriſtophe Colomb partit pour ſon ſecond voyage en 1493; & qu'il revint l'année ſuivante

(c) *Lib. I. cap. xj pag. 81. lin. 45. edit. 1740. Pariſis. 4°. 2 vol.*

1494. Il est essentiel en pareil cas de ne pas se tromper sur les dattes ; puisque ce n'est qu'en déterminant scrupuleusement toutes les différentes époques ; dont on a fait mention, que l'on peut décider la question dont il s'agit. Cependant on n'insiste pas sur bien d'autres passages, de l'excellent livre de M. Astruc : nous croyons qu'il vaut mieux nous appliquer à prévenir les objections que l'on pourroit nous faire sur notre propre ouvrage.

On voit dans la vie de Colomb, qu'il sortit d'Espagne, pour son troisiéme voyage en Amerique le 30 de Mai 1498, avec six vaisseaux ; il aborda aux Isles du Cap verd, où il tomba malade de la goute,

après

après avoir été attaqué d'une fievre chaude ; il obſerva que les habitans de ces Iſles, étoient attaqués de la lepre ; & qu'ils la guériſſoient avec du ſang de tortue. Il obſerve de plus que dans l'Iſle de S. Jacques, les trois quarts des habitans étoient toûjours malades, à cauſe du mauvais air de cette Iſle. Colomb eut encore quelques incommodités aux yeux en continuant ſa route par les Iſles de *Conchas*, de *Cubagua*, &autres du côté de la Jamaïque, enfin il arriva à l'iſle Eſpagnole le 30 Août 1498 : Il trouva cette Iſle dans un très-grand déſordre ; parce que la plus grande partie des Eſpagnols, qu'il y avoit laiſſés étoit morts, & que de ceux qui reſtoient, plus de 160 étoient malades.

de *la Vérole*, à ce que dit expressément l'histoire de sa vie; traduite en Italien (*d*).

Voilà le premier article de l'histoire des Indes; dans lequel on trouve le nom de *Vérole*: mais nous ferons voir bien-tôt que Ferdinand Colomb; ou de Ulloa son Traducteur, se sont trompés à cet égard. Pierre Martyr dit que Colomb arriva à l'Isle Espagnole le 29 Mai 1498. & quoi qu'il parle de la misere des séditions & guerres qui désoloient cette Isle; il ne fait cependant aucune mention de

(d) *Historie de Ferdinand Colombo*, depuis le chapitre lxv. jusqu'au chapitre lxxiij. depuis la page 151 b. jusqu'à 164. & seq. Dans le chepitre lxxiij. page 164. » *Percioche grand parte della gente da lui lasciatavi era gia morta, & de gli altri ve n'erano piu di CLX. amalati di mal Francese.*

la maladie Vénérienne (e); non-feulement dans ce chapitre; mais encore dans le refte de fon hiftoire.

Quand même le mal Vénérien auroit été répandu alors dans l'Ifle Efpagnole, ce ne feroit pas une raifon de croire que cette maladie tire fon origine de ce Pays: on doit en conclurre au contraire, qu'il avoit été porté de l'Europe. Car la maladie Vénérienne, ayant commencé à paroître en Efpagne dans l'année 1496, comme le rapporte Oviedo, qui étoit témoin oculaire du commencement de cette maladie (g); pouvoit très-vraif-

(e) *Decad. I. cap. vj. pag.* 22. » *Tertio* » *Kal. Jun. anni octavi & nonagefimi Co-* » *lonus*, *&c. & cap.* 7°. *ibidem.*

(f) *Lib. I. cap. xiv. pag.* 32. *b.* » Si que » bien-tôt après l'an mil CCCC XCVI, l'on

semblablement avoir été transportée d'Espagne en Amerique par les Vaisseaux qui partirent d'Espagne depuis l'année 1496. puisqu'il est certain qu'on y envoya plusieurs Vaisseaux pendant le tems qui se passa entre le second & le troisiéme voyage de Colomb. On ne doit donc pas s'étonner qu'il ait trouvé cette maladie en Amerique à son arrivée, dans son troisiéme voyage; & on n'en doit pas conclurre que la maladie Vénérienne soit endémique dans l'Isle Espagnole.

Si on veut faire attention aux récits détaillés, que font

» s'apperçut de cette maladie entre aucuns » Courtisans, qui toute fois en ces com» mencemens étoit entre personnes de basse » condition, & gens de peu d'autorité, & » l'on tenoit pour certain, &c.

Ferdinand Colomb (*f*), Oviedo (*h*), Pierre Martyr, des famines, guerres, navigations & naufrages auxquels les Espagnols ont été exposés depuis la premiere année qu'ils aborderent à l'Isle Espagnole, on ne sera pas étonné de les voir attaqués de plusieurs maladies. Comme la *cachexie*, la *jaunisse*, le *scorbut*; & il n'est pas surprenant que la couleur de leur visage ait été jaune & tannée; & qu'ils ayent eu des ulceres aux jambes, aux gencives & à la bouche. Oviedo fait mention de ces maux, comme

(g) *Cap. lxiij. pag. 164. b.* » *Ma passato il* » *primo anno, mancando loro di quelle Cose di* » *Castiglia; & crescendo le infirmita, &* » *travagli tutavia, rimasero discontenti delle* » *cose, &c.*

(h) *Loco cit. cap. xiv. sub initium lib. 1.*

on peut le voir ci-dessus, dans les citations.

Les Medecins savent que lorsqu'un Pays inculte & rempli d'arbres, commence à être cultivé, il s'y éleve des vapeurs capables de causer des maladies de toutes les espéces, aiguës & chroniques. Les Portugais ne l'ont que trop éprouvé, lorsqu'ils commencerent à faire les plantations à Pernambuco: les Hollandois ont été exposés au même danger, comme Guillelme Pison le repete souvent. On peut ajouter encore que les Espagnols n'avoient alors aucunes commodités dans l'Isle Espagnole: ils passoient les nuits à l'air, lorsqu'ils étoient en guerre, parce qu'ils n'avoient point de tentes, au rapport de Pierre

Martyr. De plus on ſait, que la roſée produit des effets peſtilentiels dans les pays qui ſont ſous les Tropiques. La mauvaiſe nourriture, la famine même, & toutes les miſeres que l'on ſouffre dans les naufrages, ne ſont pas moins funeſtes pour les hommes.

Tant de cauſes étoient plus que ſuffiſantes pour rendre malades 160 Eſpagnols, que Colomb trouva en ſi mauvais état, ſans qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer la Vérole. On ne doute pas que la maladie dont parle Ferdinand Colomb, ne ſoit exprimée dans le texte original par le mot *Bobas*, ou *Buas*, comme a fait Oviedo. Les Eſpagnols appellent, il eſt vrai, le mal Vénérien, *Buas* ou *Bobas* : mais ils donnent auſſi ce nom

à tous les boutons rouges & ulceres en quelque partie du corps qu'ils soient. Au reste quoique Oviedo assûre que cette maladie est très-commune chez les Indiens, cependant Pierre Martyr n'en dit pas un seul mot dans toutes ses décades, par conséquent le silence de cet Auteur & de Ferdinand Colomb pourroit faire douter de la vérité du rapport d'Oviedo (*i*) : mais pour éclaircir ce fait, il est bon d'examiner qu'elle est la maladie, qui sous le nom du *Buas* ou *Bobas* en Espagnol, & en Portugais

(i) Don Antonio d'Ulloa, *tom.* 2. *lib.* VI. *cap. vj. pag.* 563. *Relacion Historica de la America Meridional*, dit » que la maladie » Vénérienne étant si commune en Amerique, les Indiens en sont rarement attaqués.

Boubas, ſemble être endémique à l'Amerique ?

Je ne connois que trois Auteurs qui faſſent mention de cette maladie : le premier eſt Aleyxo de Abreu, qui a été Medecin au Breſil, dans le commencement du dernier ſiécle, & qui a publié un traité *das Boubas do mal de Loanda.* Guillaume Piſon traite de cette maladie, qu'il dit être endémique au Breſil : on verra que ſuivant le rapport de cet auteur, elle eſt toute différente de la maladie Vénérienne. (*l*) M. Cardozo Coutinho, habile Medecin à la Haye, natif de Rio de Janeyro, qui a exercé la Medecine au Breſil m'a donné les meilleures

(l) *De Indiac. utriuſque Natur. Medic. lib. II. cap. 16. pag. 43.*

connoissances que j'aye jamais eues sur l'existence & la nature de cette maladie : je lui avois écrit pour lui demander des éclaircissemens sur ce sujet. Par la réponse qu'il me fit, datée du 13 Décembre 1745, à la Haye, il me dit qu'il y avoit beaucoup de différence entre la maladie appellée *Boubas*, & la maladie Vénérienne. Les *Boubas* de l'Amerique arrivent à tout âge; les enfans d'un an, mâles ou femelles n'en sont point exempts, quoique le pere, la mere & la nourrice n'ayent jamais eu la moindre atteinte du mal Vénérien; il ajoutoit que les Medecins guerissoient ces deux maladies par des remedes différens, & que les *Boubas* ne cédoient, ni au Mercure, ni au gayac, &c.

On trouvera dans les Essays de Medecine de la Société d'Edimbourg (*m*) une description fort exacte de la maladie appellé *Yaurs* dans les Isles meridionales de l'Amerique. L'auteur anonyme assure que cette maladie est endémique en Afrique, qu'elle a été transportée en Amerique par les esclaves Négres, & que cette maladie est fort différente du mal Vénérien, par ses symptomes & par sa cure. Cet auteur est fort d'accord sur cette matiere avec Guillelme Pison, & Aleyxo de Abreu. C'est cette même maladie que Sydenham (*n*), & plusieurs au-

(m) *Tom.* V. *part.* II. *pag.* 787. *Edim.* 1744. 8°.

(n) *Opera universa. Lugd. Batav.* 1726. 8°. *Epistol. Respons.* II. *pag.* 327.

tres Auteurs qui ont écrit devant & après lui, ont confondu avec la maladie Vénérienne.

Il eft très-difficile de reconnoître fi cette maladie eft endémique en Amerique & en Affrique. Ceux qui en ont traité ne difent pas s'il y a un grand nombre de gens, qui en foient attaqués en Amerique, & fi elle arrive indifféremment aux blancs & aux noirs : ce qu'il y a de bien certain, c'eft qu'elle eft effentiellement différente de la maladie Vénérienne. Quand même on voudroit fuppofer que cette maladie appellée *Yaws* auroit été prife dans l'Ifle Efpagnole, & communiquée en Europe dans le premier voyage de Colomb, on ne pourroit pas conclurre que la maladie Vénérienne

fût venue de la même source, puisque ces deux maladies sont si différentes l'une de l'autre ; & il me paroît évident que ni l'une ni l'autre ne viennent de l'Amerique, puisque Ferdinand Colomb & Pierre Martyr n'en font aucune mention. Ces deux auteurs, & sur-tout le premier, donnent un détail très-circonstancié des maladies connues dans les Pays dont ils parlent, & des remedes qu'on y emploie; ainsi, il n'est pas naturel de croire qu'ils eussent passé sous silence la maladie Vénérienne, s'ils en avoient oüi parler dans ce Pays; & on n'auroit pas manqué d'observer, si quelqu'un en avoit été attaqué, puisque ses premiers symtômes paroissoient au visage.

D'ailleurs il n'eft pas poffible qu'une maladie auffi funefte que l'étoit la maladie Vénérienne, qui faifoit perir tant d'hommes, & qui en défiguroit encore un plus grand nombre (*o*), eût échappé aux hiftoriens, qui ont écrit l'hiftoire des Rois Catholiques, & principalement, celle de la découverte du nouveau monde: cependant Hernando del Pulgar, Luccio Marineo Siculo (*p*) & Alonfo Eftanques (*q*),

(o) *Alexander Benedictus lib. XXVII. de Menftruis & vulva, &c. cap. j. pag.* 410 *edit. Venet.* 1533. *fol.* » *Superaddito fœdita-* » *tis dolore, nam oculos manus, nares &* » *pedes, & alias corporis partes ablatas vide-* » *mus.*

(p) *Coronifta de los Reyes Catholicos, Alcala de Henares* 1539. *fol.*

(q) Manufcrit dans la Bibliotheque de M. Couvay, cet Auteur a écrit la vie du Roi Catholique Ferdinand, jufqu'à fa mort. 1516.

n'en font pas mention, quoiqu'ils parlent au long des voyages de Colomb.

SECTION VI.

Des raisons qui ont fait croire aux Auteurs, qui ont traité de la maladie Vénérienne depuis l'année 1516. *que cette maladie tire son origine de l'Amérique.*

TOus les Medecins qui ont écrit sur la maladie Vénérienne avant l'année 1516, ont pensé que cette maladie n'étoit qu'une épidémie, qui avoit été causée par l'influence des astres, ou par quelque mauvaise qualité, ou quelque altération dans les élé-

mens. M. Astruc cite tous ces différens Auteurs, & rapporte leurs sentimens d'une maniere qui prouve sa grande érudition. Marcellus Cumanus, Joannes Widman, Gaspar Torella, Bartholomeus Montagnana, Antonius Benivenius, Wendelinus Hock, Jacobus Cataneus, Petrus Trapolinus, Joannes Almenar, Joannes de Vigo, & Martinus Brocardus; qui tous ont écrit dans le tems où la maladie Vénérienne a commencé, assûrent que c'étoit une épidémie (*r*)

Cette opinion fut suivie jusqu'au tems de Nicolas Poll (*s*). Dès que cet auteur eut

(r) *Tom II. de Morbis Venereis à pag. 541. ad pag. 927.*

(s) Il vivoit en 1517. *vide Astruc, ibid. pag. 625. » Per dicti Gallici morbi tabi» ficam deturpationem omnes fere pro deplora-*

écrit

écrit que le gayac que l'on avoit tiré de l'Isle Espagnole, guérissoit la maladie Vénérienne, tous les Medecins qui le suivirent assurerent hardiment que cette maladie venoit aussi de l'Isle Espagnole ; ils ne croyoient pas apparemment que l'on pût douter que la maladie ne vînt du même lieu que le remede.

Leonardus Schmaus (*t*), est le premier qui ait dit positivement que le mal Vénérien avoit tiré son origine de l'Amerique, il dit aussi que le gayac en est le remede spéci-

» *tis habitos fuisse, ubi in quibusdam nulla*
» *alia medicinarum (etsi innumeris utebantur)*
» *aliquid potuerat. . . quorum postea omnium*
» *per guayacum lignum curatio, quasi pro*
» *miraculo* » *&c.*

(t) Il vivoit en 1518. *Astruc. Ibidem. pag.* 627.

fique. Il est vrai qu'il se contredit lui-même; car il ajoute que cette maladie étoit une épidémie causée par la mauvaise température & l'irrégularité des saisons. Depuis cet auteur, presque tous les Medecins & tous les Historiens se sont accordés pour assûrer que le mal Vénérien venoit d'Amerique, malgré le témoignage des auteurs, qui vivoient au tems où cette maladie a commencé; cependant il y a eu quelques auteurs célebres qui ne se sont pas laissé entrainer par l'opinion commune, comme M. Astruc l'a fort bien remarqué: il les a cités, il me suffira de rapporter le sentiment de Fracastor qui étoit le plus célebre & le plus éclairé Medecin de son siecle.

Cet auteur étoit bien inſtruit de ce qu'Oviedo avoit écrit ſur l'origine de la maladie Vénérienne, puiſque Ramuſe lui avoit dédié ſa collection de voyages, où ſe trouve l'hiſtoire générale des Indes d'Oviedo. Cependant Fracaſtor aſſûre que le mal Vénérien eſt une épidémie ; & il prouve ſon ſentiment en diſant (*u*), que

(u) *De morbis contagioſis lib. II. cap. xij. pag.* 92. *Venetiis* 1584. 4°. » *Quod igitur* » *ad primam morbi originem attinet arbitrati* » *ſunt aliqui contagionem hanc è novo illo* » *mundo ad nos delatam fuiſſe, quem navi-* » *gationes Hiſpanicæ adinvenere, ubi ea la-* » *bes, quàm plurimùm viget : cujus ſignum id* » *afferunt quod tum & morbus hic apud nos* » *primùm apparuit, quum & navigatio illa* » *facta fuit & commercia habita illius gentis ;* » *propter quod & primùm apud Hiſpanos vi-* » *ſus fuit ; quare totam labem hanc conſiſtere* » *putant in contagione unius ad alium. Sed* » *profecto, tametſi maxima mortalium pars* » *è contagione morbum hunc contraxit, ob-* » *ſervatum eſt tamen innumeros alios ſine ulla*

cette maladie pouvoit se communiquer indépendamment du coït, & qu'il ne pouvoit pas concevoir qu'une maladie chronique eut pû se répandre en si peu de tems dans toute l'Europe, si elle n'avoit eu pour principe qu'une contagion qui auroit été communiquée à l'Espagne à l'arrivée d'une flotte. Il ajoûte que la maladie Vénérienne désoloit en même tems l'Espagne, la France, l'Italie & le Nord.

On pourroit m'objecter que les Espagnols auront sans dou-

» *contagione per se infectionem eam perpessos* » *fuisse : impossibile præterea fuisset tam parvo* » *tempore contagionem quæ per se segnis est,* » *nec concipitur facile tantum terrarum pera-* » *grasse ab una classe ad Hispanos primùm* » *delatam, quando constat aut eodem tem-* » *pore, aut fere eodem, & in Hispania &* » *Gallia, & Italia & Germania, & tota* » *fere Scythia visam fuisse.*

te appris des habitans de l'Isle Espagnole, que le gayac avoit la vertu de guérir la maladie Vénérienne ; & que c'est une preuve que les mêmes habitans de l'Isle Espagnole guerissoient aussi cette maladie avec ce remede. Je repons premierement, que le gayac n'étoit pas le seul remede avec lequel on guerît la maladie Vénérienne du tems d'Oviedo & de Rodrigo de la Isla ; car le premier (x), dit expressément que les Indiens traitoient cette maladie dans les Isles avec le gayac, & dans le continent avec des

(x) *Sommario apud Rhamuzium pag. 65. cap. lxxvi.* « *Ainzi molto facilmente gli Indiani sanano nelle isole con questo legno, & in terra ferma con altre herbe, o cose che loro sano, perche sono molto grande herbalari.* »

herbes qu'il ne nomme pas. Le second (*y*), dit au rapport de Welschius, que non-seulement le gayac étoit le remede du mal Vénérien, mais encore l'eau de la décoction du figuier d'Inde. Comme le gayac a une vertu balsamique, qui est très-propre à guérir les cachexies, les scorbuts humides & les ulcéres qui en sont causés, il n'est pas étonnant que les Indiens ayent fait usage de ce remede en pareil cas. Les Espagnols qui arriverent dans l'Isle Espagnole, & qui étoient attaqués des mêmes maux, ou de la maladie Vénérienne depuis l'année

(y) *Apud Welschium ad observationes Cumani pag. 32. in Sylloge curationum & observationum Medicinalium in 4°. » aquam » nempe seu decoctum ficus Indicæ amarissi- » mum, »*

1496, ne manquerent pas de faire uſage du gayac dès qu'ils eurent appris que ce remede guériſſoit des maladies dont les ſymptômes avoient beaucoup d'analogie avec ceux du mal Vénérien; ainſi on ne doit pas conclurre que le mal Vénérien a été endémique dans l'Iſle Eſpagnole, parce que le gayac qui y croît naturellement a de l'efficacité contre ce même mal, comme il en a dans bien d'autres cas.

SECTION VII.

Le mal Vénérien est une maladie épidémique, qui a commencé en Italie, & qui s'est repandu presque en même tems en France & dans le reste de l'Europe.

NOus avons déja fait observer que la maladie Vénérienne a commencé en Italie dans le tems que Charles VIII. y entroit à la tête d'une armée. Nous avons rapporté que ce Prince étoit arrivé à Rome le dernier Décembre 1494 : ce qui nous a fait conclurre que cette maladie avoit commencé dans l'automne de l'année 1494, ou au plus tard dans le printems

de l'année 1495, tant en Italie qu'en France. De plus nous avons fait voir que Gonçalo Fernandès de Cordova s'étoit embarqué à Alicante avec ſon armée, au commencement de l'annéc 1495 ; que Colomb étoit arrivé de l'Amérique dans ſon premier voyage au mois de Mai 1493, & que perſonne ne s'étoit trouvé atteint de la maladie Vénérienne dans ſa flotte. Nous avons démontré que Colomb ne retourna en Europe de ſon ſecond voyage en Amerique, qu'un an & plus après que la maladie Vénérienne fut connue en Italie & en France, puiſqu'il n'arriva qu'au mois d'Avril 1496. Enfin on ne peut pas douter après ce que nous avons dit ci-deſſus, que les maladies,

qui désoloient alors l'Isle Espagnole, & dont étoient attaqués les Espagnols qui arriverent en Espagne avec Pierre Margarit, n'étoient pas le mal Vénérien, mais seulement des maladies causées par la famine & par les autres miseres, auxquelles les Espagnols avoient été exposés pendant leur sejour dans l'Isle Fspagnole & dans le cours de leur voyage.

Ces faits étant établis d'après des auteurs contemporains, & presque tous témoins oculaires, il est certain que le mal Vénérien est une maladie épidémique, qui a commencé en Europe. Pour donner à cette opinion toutes les preuves d'évidence dont elle est susceptible, & pour la rendre incontestable, on va rap-

porter les circonſtances qui précédent & qui accompagnent d'ordinaire les maladies épidémiques, & les comparer avec celles qui ont précédé & accompagné la maladie Vénerienne.

De tous les auteurs qui ont traité des maladies épidémiques ou de la peſte, depuis le tems d'Hippocrate juſqu'à préſent, il n'y en a aucun qui ne faſſe mention d'altérations ſenſibles dans les élémens, & de grands changemens dans les ſaiſons. Les commencemens de ces maladies ſont marqués par des ſymptômes ſi violens & ſi terribles, qu'ils cauſent ſubitement la mort. Les auteurs & ſurtout Sydenham (z), qui peut

(z) *Cap. II. Febr. Peſtilent's & Peſtis* 1665. & 1666. *pag.* 111. & *ſeq. editionis*

être est le plus judicieux de tous, disent unanimement que dans les commencemens des maladies épidémiques, le poison est si subtil, qu'il se mêle avec ce qu'il y a de plus volatil dans notre corps, & qu'en passant à travers il y produit un effet mortel. La subtilité de ce poison diminue de jour en jour, il devient plus grossier alors, la mort n'est plus assez prompte pour que les medecins n'ayent pas le tems d'observer les symptômes du mal; les malades qui ne vivoient que six, douze ou vingt-quatre heures dans les premiers tems de la contagion, prolongent leur

Lugd. Batavor. Vide etiam Vander Mye de Morbis & Symptomatibus popularibus Bredanis Antuerpiæ 1627. 4. Isbrandi de Diemerbroeck tract. de Peste Amstelodami 1665. 4°.

vie jusqu'au troisieme jour, & même jusqu'au septieme. Enfin lorsque les maladies épidémiques ont déja duré pendant six semaines ou trois mois, le poison devient encore plus grossier; la nature lui résiste toujours plus long-tems, soit qu'elle y succombe, soit qu'elle le surmonte.

Les historiens & les medecins qui ont fait l'histoire des tems où a commencé la maladie Vénérienne, disent expressément qu'il arriva de grandes altérations dans les élémens, & des changemens marqués dans les saisons. J'en rapporterai plusieurs passages: on voit dans Nicolas Leonicenus (a) qu'il arriva de grandes

(a) *Opuscula Basileæ 1532. fol. de Morbo Gallico, pag. 124.*

inondations dans toute l'Italie.

» *Itaque dicimus malum hoc, quod morbum Gallicum vulgo vocant inter epidemias hoc est morbos populatim vagantes debere connumerari. . . Nos Medicos hac parte sequentes causas naturæ proximiores assignabimus. Illud satis constat eo anno quo morbus Gallicus cœpit pullulare magnam aquarum per universam Italiam fuisse exuberantiam ; Testis est Roma, quæ prima id malum sensit.* (Ceci arriva avant l'arrivée de Charles VIII. à cette Capitale) *in qua Tybris ita intumuit, ut tota sit facta navigabilis. . . Scilicet non modo eam, quæ Romanam urbem, sed quæ præterea magnam Europæ partem circa eadem tempora oppressit aquarum multitudinem comprehenderemus ; non aliter enim quam in Roma Tybris, in agro Bononiense Rhenus, in Ferrariense & Bononiense Padus, in Venetia Athesis extra solitos limites exundarunt. . . Æstivum aerem ad illam venisse intemperiem, calidam scilicet & humidam. . . similem. . . ea scilicet qua Gothi Italiam bellis infestabant. . . Blondus Forliviensis historiarum Scriptor. . . I. Decad vol. viij. . . fame, peste, inundatione quoque est laboratum. . . Quædam præterea Scabies. . . quæ ita tendebat ad Elephantiam ut deformitate cognosci homines non possent. Nunc magnam horum malorum partem, imo vero omnia in variis Italiæ locis nostra*

Alexandre Benedictus confirme le même fait (*b*), & ajoûte de plus, que les ſaiſons étoient fort déréglées, non-ſeulement dans cette année; mais encore en 1494. Outre les prodigieuſes inondations, qui ſe répan-

» *hac tempeſtate pe ſenſimus. Aquarum dilu-* » *via, ut diximus, annonæ caritatem, in* » *quibuſdam locis peſtilentiam, ac præterea* » *terræ motus. . . Scabies vero, ſi ſcabies eſt ap-* » *pellanda, per univerſam apparuit Italiam,* » *& adhuc perſtat, adeo fœda, &c.*

Vide etiam Sabellicum Ennead. X. lib. viij. pag. 1c9. *edit. Baſil.*

(b) *Diaria de Bello Carolino Venetiis* 1496. 4. *lib. I.* » *Elementa quoque non ſine* » *præſagio fuere, auctis ſupra modum in tota* » *Italia fluminibus anno M. VII. D. Octobris* » *menſe: Atheſis inter cætera flumina aquarum* » *impetu ingentem pontis molem, &c,*

Ibidem » *Temporarium enim ver erat, vel* » *Autumnus videbatur, clemens ejus temporis* » *clementia ſine nive, ſine pluvia, adeo op-* » *portune, ſi dari jactabat, per hyberna* » *enim caſtra metari Gallis per quam facile* » *erat: Italis in ſuetis præſertim difficillimum:* » *his commodis invitatus Rex (Carolus VIII.)* » *Regnum Neapolitanum, &c.*

dirent en Italie, quelques endroits furent affligés de la peste ; il y eut des tremblemens de terre, des famines ; l'hyver fut aussi chaud que peuvent l'être l'automne, ou le printems. Tant de phénomenes sont plus que suffisants pour causer des maladies épidémiques. Fracastor nous a donné des exemples, par où il nous apprend que l'altération des saisons a toûjours produit des épidémies pestilentielles (*c*).

Examinons à présent quels étoient les symptômes par lesquels la maladie Vénérienne a commencé dans les premiers tems où elle a été connue. L'état pitoyable où les malades étoient réduits, étoit d'autant plus digne de compassion, que

(c) *Lib. I. de contagiosis morbis, cap. iij.*

la

la plus grande partie ne l'avoient pas mérité en se livrant à la débauche, car ce mal n'étoit pas toûjours l'effet d'un contact immédiat. Fracastor & plusieurs autres Medecins de ce tems là assûrent qu'on en étoit attaqué ; sans s'être livré à aucun commerce impur. Le même Fracastor (*d*), rap-

(d) *Ibidem lib. II. cap. xij.* » *Interea* » *tum signa nonnulla aderant concepta labis,* » *animum tristitia quadam detinebat, corpus* » *lassitudo, pallor faciem, tandem quod in* » *majori parte inerat ulcuscula quadam circa pudenda oriebantur, iis non dissimilia,* » *qua solent ex defatigatione contingere,* » *quam cariem vocant, sed natura longe impar* » *nam hac & emori contumax erat, & victâ* » *unâ parte alia regerminabat immortali pro-* » *pagine ; post hac crustosa quadam pustula* » *per cutem erumpebant, in quibusdam qui-* » *dem calvaria incipientes (quod ut plurimum* » *erat) in quibusdam in aliis locis. Parva* » *primum ea apparebant, mox augebantur* » *paulatim ad magnitudinem cooperculi* » *glandis, & similitudinem etiam, iis non*

porte que pendant l'espace de trente-cinq ans après la naiss-

» *absimiles, quæ in pueris achores vocantur*
» *Differentiæ earum multæ visebantur, quibus-*
» *dam parvæ &icciores, quibusdam majores,*
» *& pinguiores, non nullis lividæ, aliis exal-*
» *bidæ leviter pallentes, aliis duriores, &*
» *subrubentes, omnes autem paucis post diebus*
» *aperiebantur, ac mucore quodam mucila-*
» *gineo, fœtido manabant; nec dici potest*
» *quantus ille mucor perpetuo efflueret, quan-*
» *ta sorditi es, exulceratæ deinde exedebant,*
» *more eorum ulcerum, que phagedenica ap-*
» *pellantur, atque interdum non soles carnes.*
» *sed & ossa ipsa etiam inficiebant; Quibus*
» *autem circa superiora vigebat malum iis*
» *destillationes parvæ contingebant, quæ modo*
» *palatum, modo gargareonem, modo fauces,*
» *& tonsillas erodebant. Labia quibusdam*
» *consumpta sunt; quibusdam nasus, quibus-*
» *dam oculi, aliis pudenda tota. . . . Inter-*
» *ea languebant membra omnia. . . Nullus*
» *somnus, sed mœror, iracundia assidua, &*
» *amor decubitus, facies, crura turgebant. . .*
» *Loquimur autem de his quasi de præteritis...*
» *Ab inde enim annis fere viginti cœperunt*
» *pauciores videri pustulæ, gummositates vero*
» *plures... Porro & annis labentibus annis*
» *jam fere sex, in quibus nunc sumus, magna*
» *rursus mutatio facta est morbi, quippe cum in*

ſance du mal Vénérien, ceux qui en étoient attaqués avoient d'abord l'eſprit dérangé ; ils reſſentoient une laſſitude dans tout le corps, leur viſage étoit de mauvaiſe couleur, bientôt les parties de la génération ſe corrompoient ; il paroiſſoit des puſtules au front, enſuite la corruption ſe manifeſtoit dans le palais, la luette, les levres ; elle gagnoit les os, car le nez tomboit. La maladie Vénérienne après avoir duré vingt ans avec cette violence, devint plus bénigne, ſon venin commença à être

» *valde paucis puſtulæ jam viſantur & dolores*
» *fere nulli, aut multo leviores, gummoſitates*
» *vero multæ, &, quod mirum omnibus vi-*
» *ſum eſt, capillorum & reliquorum pilorum*
» *caſus fere ridiculos facit... Quinimo quod*
» *pejus eſt, jam nunc multis videntur labe*
» *factari dentes, quibuſdam etiam radere.*

plus grossier, & moins actif: les pustules & les corrosions des chairs & des os furent moindres; elles cesserent presque en entier: mais il parut en leur place différentes tumeurs. Il y eut encore dans la suite beaucoup de diminution dans cette maladie, du tems de Fracastor, elle n'avoit presque pas d'autres symptomes que les tumeurs & la chûte des cheveux, des poils & des dents.

Cette maladie a donc changé trois fois d'état pendant 35 ans; & ce changemeut a été sensible dans l'espace de dix ans à chaque fois. Si on compare tous ces symptomes que nous venons de rapporter aux symptomes dont Fallope fait mention, & à ceux que l'on

a obſervés dans la même maladie, depuis le commencement du ſiécle préſent, on trouvera une ſi grande différence que l'on feroit tenté de croire que la maladie Vénérienne eſt preſque entierement différente de ce qu'elle étoit autrefois. Peut-être que dans une autre occaſion nous traiterons ce ſujet avec plus d'étendue, comme auſſi les effets que ce poiſon Vénérien modifié, & pour ainſi dire caché, produit dans le corps humain.

Cela étant on demande aux Medecins, s'il eſt poſſible qu'une maladie contagieuſe change de nature & de violence. On peut trouver dans l'hiſtoire de la petite vérole de quoi décider cette queſtion; la deſcription que Sydenham

a faite de cette maladie ne differe en rien de celle de Rhasis, qui a été écrite dans le neuvieme siécle. Il est certain que la petite vérole, nous a été communiquée par les Sarrasins: voilà dont une maladie contagieuse, qui n'a jamais varié dans ses symptomes tandis que la maladie Vénérienne a été sujette à de grands changemens. Cette différence est une preuve que le mal Vénérien n'a pas été communiqué par contagion, mais qu'il a commencé tout-à-coup en Italie & en France par les altérations des élémens.

Si on vouloit résister à toutes les raisons que l'on vient d'employer pour établir notre sentiment sur l'origine de la maladie Vénérienne, nous pour-

rions encore ajoûter aux preuves Physiques precedemment exposée, des nouvelles tirées de la probabilité des évenemens. J'ai déja dit que Fracastor n'avoit pas pû concevoir que la maladie Vénérienne fût venue d'Amerique, parce que cette maladie avoit paru en même-tems en Italie, en France, en Allemagne & dans tous les pays du Nord : il auroit pû ajouter l'Ecosse & probablement l'Angleterre ; car il y a une loi de Jacques IV. Roi d'Ecosse, datté du 22 Septembre 1497 (*e*), qui fut promulguée à l'occasion de la maladie Vénérienne, à laquelle on donnoit le nom de *Grandgor.* Il est certain qu'on ne fait ja-

(*e*) Transactions Philosophiques n° 469. art. V. p. 420.

mais des Loix en pareil cas ; que lorsque le mal est si commun, que la plûpart des sujets de l'état en souffrent. Ainsi il est à croire que la maladie Vénérienne étoit en Ecosse depuis un ou deux ans, lorsqu'on fit la loi, comme il étoit arrivé en France, lorsque le Parlement de Paris, rendit un arrêt à l'occasion de cette même maladie en 1496: Par conséquent le mal Vénérien désoloit l'Ecosse en 1495 ou au plûtard en 1496, & en même tems l'Espagne, puisqu'Oviedo l'a vû naître dans ce Royaume en 1496.

Si on consulte les auteurs qui ont parlé de cette maladie en 1496, on sera fort surpris de voir qu'elle étoit en Asie & en Afrique en même

tems qu'en Europe. Sebaſtien Brant, Joſephus Grunpeckius, (*f*) & Sabellicus (*g*), ſont tous d'accord ſur ce fait, & on ne peut pas le revoquer en doute d'après des Auteurs qui en ont été les témoins oculaires.

On pourroit croire que le mal Vénérien a été communiqué en Afrique par les Juifs qui s'y retirerent après être ſortis d'Eſpagne par l'ordre des Rois Catholiques. Ce qui favoriſe cette opinion, c'eſt que l'on a fait une erreur par rapport au tems où les Juifs ont quitté l'Eſpagne : la vraie datte de cet évenement eſt

(f) *Apud Aſtruc. tom. II. de Lue Venerea pag.* 545. *&* 550.

(g) *Ennead X. lib. IX. pag.* 1037. *edit. Baſil. ad annum,* 1495.

anterieure à celle que Leon Africain (*h*) nous a donnée. Les Juifs sont sortis d'Espagne en 1492, pour se retirer en Portugal & sur les côtes de la mer Mediterrannée. L'arrêt de leur proscription fut rendu au mois de Mars de cette année, & il ne leur donnoit que quatre mois pour se retirer; ainsi tous les Juifs qui sortirent d'Espagne, partirent au mois de Juin 1492. Mariana (*i*), le dit expressément; & Garibay confirme le même fait; par conséquent il est incontestable. Il est surprenant que M. Friend qui savoit parfaitement l'Espagnol n'ait pas consulté ces auteurs qui l'auroient

(h) *Africa descriptio. lib.* I. *apud Astruc. lib.* I. *cap.* XI. *pag.* 81.

(*i*) *Lib* XXIV. *cap. j. ad annum* 1492.

inſtruit de la vérité du fait (*l*). Dès que l'on s'eſt une fois aſſûré que les Juifs ne ſont ſortis d'Eſpagne qu'en 1492, on ne peut plus ſoupçonner qu'aucun d'eux ait eu la moindre atteinte du mal Vénérien avant ſon départ, puiſque Colomb n'arriva en Europe de ſon ſecond voyage qu'en 1496, & de ſon premier que dans le mois d'Avril 1493. Mais ſi on vouloit ſuppoſer avec Leon l'Africain que cette maladie eût été communiquée en Afrique par les Juifs d'Eſpagne, ce ſeroit une preuve qu'elle auroit été dans ce royaume avant que les Eſpagnols euſſent aucune communication avec les Americains; cette maladie ne ſeroit donc

(l) Hiſtoire de la Medecine. pag. 269. trad. Françoiſe, Paris 1728. 4°.

pas originaire de l'Amerique; comme j'ai prétendu le prouver.

CONCLUSION.

1°. La maladie Vénérienne a été connue en France, & plus encore en Italie, avant l'arrivée de Colomb en Espagne au retour de son second voyage d'Amerique.

2°. L'armée Espagnole commandée par Cordova n'a pas communiqué cette maladie à l'Armée Françoise, puisque ces deux armées, ne se sont jamais trouvées en présence: & de plus le mal Vénérien étoit connu en Italie, avant que l'armée Espagnole arrivât à Messine Ainsi si les Soldats Espagnols l'avoient communiqué en Italie, ils n'auroient

pas été les premiers auteurs de la contagion.

3°. On voit par l'hiſtoire de cette maladie qu'elle a commencé par une épidémie : elle a été précédée & accompagnée par tous les phénomenes qui annoncent & qui produiſent ce genre de maladie.

4°. Nous avons fait voir que la découverte du gayac dans l'Iſle Eſpagnole, a induit en erreur ſur l'origine de la maladie Vénérienne ; parce qu'on a cru qu'elle devoit être naturelle au même pays, où croiſſoit naturellement un remede qui lui eſt propre.

5° Enfin, nous croyons avoir répondu aux principales objections, que l'on auroit pû faire contre les faits, que

nous avons établis. Nous nous flatons que si l'on veut faire attention aux preuves que nous avons apportées, on renoncera à l'erreur, que nous avons dévoilée, & on reconnoîtra la vérité des faits, que nous avons énoncés.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit intitulé : *Dissertation sur l'origine de la maladie Vénérienne*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 24 Août 1750.

MORAND.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU Roi de France &de Navare : A nos Amés & féaux Conſeillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils,& autres nosJuſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT DURAND, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre *Diſſertation ſur l'origine de la maladie Vénérienne*.S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces Cauſes,voulant favorablement traiter led. Expoſant. Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre,faire vendre & débiter par tout notre Royaume,pendant le tems de 3 années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient,d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,& ce dans 3 mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume,& non ailleurs,en bon papier & en beaux caracteres,conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes,que

l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dud. Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, le Sr d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chatte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le 23 jour du mois de septembre l'an de grace 1750. & de notre Regne le trente-sixiéme. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre 12 de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 492. fol. 363. conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 23 Février 1723. à Paris le 23 Octobre 1750.

LE GRAS, Syndic.

5/-